

l'établissement français pouvait-elle ranimer cette domination à laquelle il ne restait que peu de jours à vivre ? Le vice-roi déterminé par la haine qu'il portait au drapeau tricolore et par les ordres de la métropole, feignit de le croire. Il envoya chercher au loin les guerriers de peuplades indiennes pleines d'ignorance et façonnées au joug. Il y réunit plusieurs garnisons de soldats espagnols et les fit marcher ensemble contre le Champ d'Asile, résolu à le détruire de fond en comble, à en immoler tous les habitants. Qu'on juge de l'effet produit sur les colons français par cette nouvelle foudroyante ! Leur première pensée, on le comprend, fut de combattre ces ennemis jusqu'à la dernière extrémité ; mais le nombre en était trop considérable pour qu'il fut possible de compter sur une victoire à la suite d'un combat en rase campagne. Réduits à la défense derrière leurs fortifications, nos compatriotes eussent été aussitôt cernés ; leurs vivres, leurs munitions se seraient épuisés et la retraite leur eut été impossible. Ce qui survint, en outre, de plus décourageant, ce fut d'apprendre que les Etats-Unis probablement inquiets aussi de l'importance inattendue prise par cette colonie qu'ils avaient reconnue indépendante, se montraient secrètement satisfaits de l'invasion des Espagnols desquels on disait qu'ils allaient recevoir, pour prix de leur neutralité, l'investiture définitive du Texas. Dès-lors on se hâta d'adopter le parti le plus prudent ; l'évacuation du Champ d'Asile fut décidée. On s'embarqua sur la Trinité, emportant vivres, armes, munitions, et on se laissa entraîner par le courant !... De quelle profonde tristesse furent marqués les derniers regards jetés sur cette terre, objet de tant d'espérances anéanties en un jour ! Quelle poignante douleur saisit irrésistiblement tous les cœurs à cette pensée d'une sécurité conquise par